

9 Pays des chalets

L'avènement des vacances d'été et la transformation du littoral d'Ogden

À partir des années 1860, certains Montréalais aisés choisissent les rives du lac Memphrémagog pour échapper à la chaleur, au bruit et à la pollution de leur ville de plus en plus industrialisée. Cependant, ces nouveaux villégiateurs sont peu nombreux et aucun n'a établi de résidence d'été au sud de Magoon Point. Le littoral d'Ogden est en grande partie abrupt et rocheux, et à l'époque, il est presque entièrement boisé, juste interrompu ici et là par les pâturages des fermes où les pentes sont plus douces. À Baie Harvey et à Cedarville, un quai permettait aux bateaux à vapeur de faire escale, mais il n'y avait pas de cottages et encore moins d'imposants manoirs.

Au milieu du 19^e siècle, en dehors de l'élite, la propriété de biens riverains à des fins récréatives n'existe tout simplement pas. Après la guerre civile américaine, une classe moyenne s'identifiant comme telle commence à émerger, tant au Canada qu'aux États-Unis. L'industrialisation massive entraîne une croissance importante du personnel de soutien de direction et de bureau. En même temps, certaines filières professionnelles (médecins, avocats, etc.) sont davantage respectées et accréditées. Une proportion croissante de la population peut accumuler quelques modestes économies et envisager de prendre un peu de temps libre. Le concept de vacances commence à prendre racine et, de plus en plus, la possibilité de prendre des vacances devient un moyen de différencier la classe moyenne de la classe ouvrière. Cependant, comme les loisirs agréables sont alors généralement mal vus par la morale puritaine, de nombreuses vacances prises dans la deuxième moitié du 19^e siècle sont justifiées par un élément d'amélioration de soi. Par conséquent, les sources minérales (santé), les rassemblements religieux (moralité, salut), les voyages et les chautauques (élargissement des connaissances) étaient tous considérés comme des formes de vacances plus acceptables.

Le camping "sauvage" était également considéré comme une façon acceptable et productive de passer du temps libre, en combinant l'effort physique, l'air frais et la réflexion spirituelle. La engouement pour des chalets s'est développée directement, bien que progressivement, à partir du développement du camping.

En 1850, avec le lancement du *Mountain Maid*, le premier bateau à vapeur sur le lac commencent les excursions de plaisance. Les passagers sont des touristes, pour la plupart des Américains de la classe moyenne, mais aussi, de façon assez surprenante, des résidents canadiens de la campagne et des petites villes environnantes. Les deux catégories de passagers peuvent apprécier les rives pittoresques du lac, et pour certains, cela se traduit par un désir de rencontres plus longues et permanentes.

L'utilisation de la rive d'Ogden pour des séjours d'été temporaires remonte à

1885, année de l'achèvement d'une auberge de 17 chambres au bord du lac à Cedarville. Deux ans plus tard, Joseph Bullis, un fermier local, transforme la maison de la douane, récemment abandonnée, en chalet de location.



Image promotionnelle réalisée pour Joseph Bullis montrant les plaisirs des vacances près de Cedarville, vers 1890. Reproduit avec l'aimable autorisation de Bea Nelson & Barbara Malloy

Cependant, une nouvelle tendance se dessine. Au lieu de courts séjours dans un hôtel au bord du lac, il devient à la mode d'acheter sa propre propriété d'été. Du côté américain, juste de l'autre côté de la frontière, des chalets sont construits au nord du Lake Park jusqu'à Eagle Point, à partir de 1885 environ.



Autour de 1900 une vue de la rive la plus orientale d'Ogden qui fait aujourd'hui partie de Cedarville. M. Bissonnet a construit un chalet et un hangar à bateaux (flèche), mais il n'était pas propriétaire de son terrain au bord du lac. Aucun autre développement n'a eu lieu. Collection de la famille Simpson

Les propriétés riveraines du lac à Ogden commencent à être vendues en 1902 et sont d'abord achetées en grande partie par des résidents de la région de Stanstead. D'autres développements ont lieu au cours des années 20 et 30, attirant une plus grande proportion de Montréalais, mais le grand boom des chalets commence à la fin des années 40 et se poursuit jusque dans les années 60, stimulé par une augmentation substantielle du revenu moyen, la semaine de travail de cinq jours et l'automobile qui permet maintenant aux familles de voyager sur de plus grandes distances et selon leur propre horaire.

Depuis 1913, l'empreinte du villégiateur (résident d'été) a augmenté de façon étonnante de 820 % à Ogden, et il ne reste maintenant presque plus de rivages disponibles pour le développement dans la municipalité.

Enfin! Des terrains abordables sur la rive est du lac.

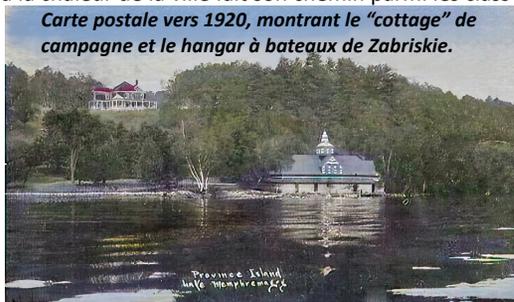
Au milieu du XIXe siècle, les villages de Stanstead, Rock Island et Beebe bourdonnent d'activité avec l'ouverture de nouveaux magasins et la création d'usines fabriquant toutes sortes de produits, des salopettes aux fouets de bug-gy. La population s'accroît rapidement, et de nombreuses résidences de qualité apparaissent au fur et à mesure que l'économie se développe. Pendant ce temps, sur les rives rocheuses du lac Memphrémagog, dans la zone agricole qui allait devenir Ogden, il y a très peu de développement.



Avant 1865, les bateaux à vapeur contournaient la rive orientale au sud de Georgeville.

En 1864, la situation commence à changer grâce à un important catalyseur: la décision de Québec d'établir un port de douane dans notre région. La baie Harvey est d'abord envisagée, mais finalement rejetée en faveur d'une pointe de terres appartenant au fermier Daniel Noakes située plus au sud, du côté est de la baie Echo. En 1865, commence la construction d'un quai à Cedarville pour le nouveau port de douane. L'année suivante, un hôtel est construit près du quai dans l'espoir d'attirer les passagers des bateaux à vapeur. Hélas, lorsque le chemin de fer est prolongé pour assurer une liaison terrestre entre Newport et Sherbrooke, le transport de marchandises par bateau se réduit considérablement, le port de douane de Cedarville est fermé et les bateaux à vapeur ne s'y arrêtent plus.

À cette époque, les chemins de fer canadiens et américains font activement la promotion, auprès de ceux qui peuvent se permettre un tel luxe, de vacances "sauvages" mais avec tous les services de restauration ! Le lac Memphrémagog fait partie des itinéraires. Par conséquent, l'idée d'avoir une maison d'été permanente pour échapper à la chaleur de la ville fait son chemin parmi les classes supérieures. En 1885, un riche agent immobilier de New York, Andrew C. Zabriskie, acquiert l'île de la Province. Il y construit un manoir d'été et l'emblématique hangar à bateaux que l'on peut encore admirer de la plage du Parc Weir.



Carte postale vers 1920, montrant le "cottage" de campagne et le hangar à bateaux de Zabriskie.

Un service régulier de bateaux à vapeur entre les villes ferroviaires de Newport et Magog transporte des marchandises et des passagers, mais ceux-ci s'arrêtent à Georgeville et à Mountain House à Owl's Head, contournant la rive est, près de la frontière.

En 1892, une autre riche famille new-yorkaise, Charles et Ximena Covell, achète l'hôtel et espère profiter de l'affluence au port douanier. L'exploitation de l'hôtel ne dure que quatre ans, il est ensuite loué à Robert Stanley Weir en 1896. Ce dernier achète la propriété en 1900, et l'a rebaptisée "Cedarhurst".

Les familles Zabriskie et Covell ont été les premiers et les derniers résidents d'été ostensiblement aisés sur le littoral d'Ogden pendant les décennies suivantes. La classe moyenne voulait avoir elle aussi son morceau de paradis !

Joseph Bullis et "Mystic Park"

Joseph C. Bullis fait l'acquisition de la ferme Noakes dès 1874. Cette ferme comprenait toute la rive qui est maintenant desservie par les descentes 20 à 25, à l'exception de la maison de la douane et du terrain où l'auberge sera plus tard construite. Il semble que Bullis ait également acheté le poste de douane après la fermeture du port, car en 1889, il le rénove et le nomme "Cedarville Cottage". Bullis en fait une vigoureuse promotion dans trois publicités distinctes, à peine déguisées en articles dans les numéros d'avril, mai et juillet 1889 du Stanstead Journal. Il vante cet endroit, idéal pour les familles ou les groupes, pour la détente et le ressourcement estival.

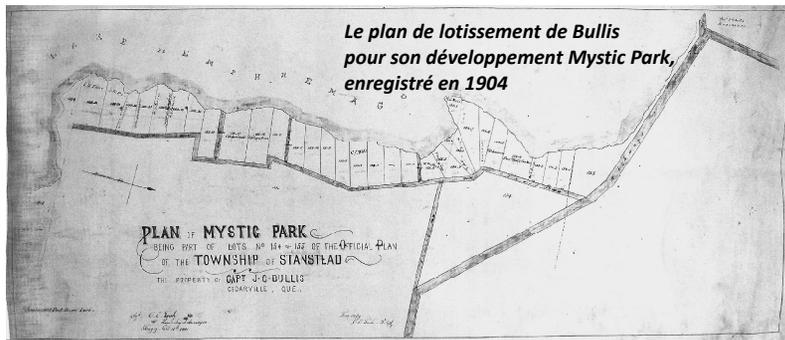


Le fermier et entrepreneur Joseph Bullis (à l'extrême gauche) et les membres de sa famille posant pour une image promotionnelle, vers 1890. Sa ferme est à l'arrière-plan, et il se tient sur le rivage qui fera partie de son projet de Mystic Park.

Les efforts de Bullis pour promouvoir l'expérience estivale à Cedarville subissent la concurrence de Lake Park, situé juste de l'autre côté de la frontière. De nombreuses familles importantes de Stanstead y ont construit ou loué des chalets. Dans ce même numéro de juillet 1889 du Stanstead Journal, un correspondant de Lake Park vante le nouveau court de tennis et les divertissements incluant le célèbre «Boston Ideal Banjo, Mandolin and Guitar Club». Il mentionne que «le piano au casino du colonel Butterfield arrivera cette semaine». Un casino? C'est une forte concurrence pour le capitaine Bullis!

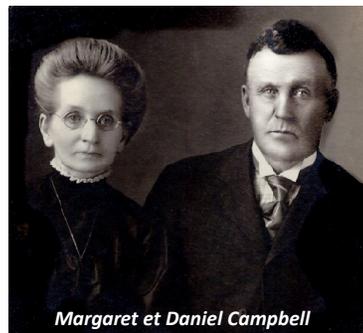
On signale également que “M. Bissonnet [citoyen bien connu et plus tard député de Stanstead], propriétaire depuis quelques années d’une résidence à Cedarville, vient de construire un hangar à bateaux et une écurie près du moulin à vent et fera à l’avenir du Lake Park son lieu de villégiature”.

Bullis réalise que son projet demande plus de travail et d’investissements que prévu. Il adopte sagement une autre approche et subdivise sa propriété au sud de Weir Beach en lots. Il nomme le développement “Mystic Park”, peut-être parce qu’il est né non loin de Mystic, près du lac Champlain, au Québec. Il commence à louer ces lots et à les vendre pour une moyenne de 50 \$ l’acre. Les acheteurs sont souvent des locataires ayant déjà construit un chalet sur la propriété. Ces nouveaux propriétaires de chalets viennent généralement de Stanstead et des environs. Il réalise sa première vente à Charles W. Ruitter Jenkins, qui possède un magasin général à Smith Mills, et à Robert H. Burke, un médecin et chirurgien de Derby Line. D’autres lots sont vendus à des agriculteurs désireux d’avoir accès au lac pour pêcher, ou à des hommes d’affaires locaux.



Daniel Campbell et “Woodlands”

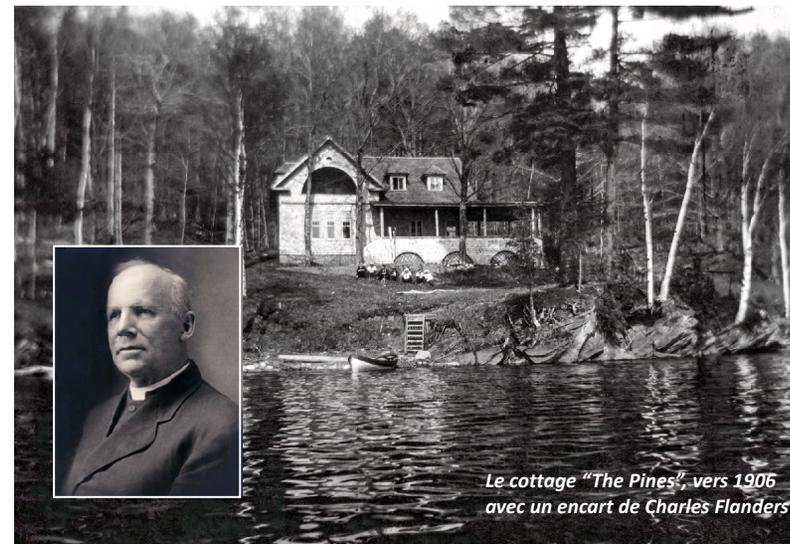
Daniel Campbell, un immigrant écossais venu au Canada avec ses parents à l’âge de 10 ans, vivait à Stanstead. Le recensement de 1871 montre qu’il travaillait pour le Passumpsic Railroad. Il est l’époux de Margaret Alice Bullock, l’aînée des enfants de James Owen Bullock, un forgeron dont la ferme comprenait les terres où se trouve actuellement la Descente 19, à côté de la ferme Bullis. En 1903, James Owen et sa femme donnent la ferme à Daniel et Margaret en échange d’un engagement à s’occuper d’eux pour le reste de leur vie, y compris “un bon cheval et un véhicule sûrs” et une allocation en espèces de 8 \$ par an.



Campbell et Bullis se connaissent puisqu’ils sont de proches voisins et vont à la même église. Ils développent le projet de vendre des lots sur les rives du lac, prévoyant peut-être prendre leur retraite puisque Bullis a 62 ans et Campbell 53 ans. Ces lots sont vendus principalement à des personnes habitant déjà la région. Voici, du sud au nord, l’histoire de ces premières transactions et les premiers chalets à être construits. Selon les articles de potins locaux publiés à l’époque dans le Stanstead Journal, ces quatre cottages étaient collectivement appelés “Woodlands”, bien que ce nom n’ait pas survécu à l’épreuve du temps.

“The Pines”

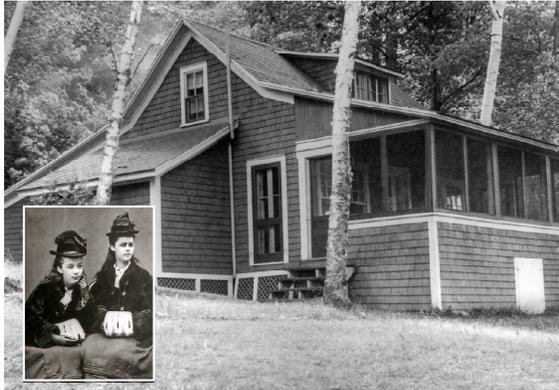
Charles Flanders est un ministre méthodiste qui a servi pendant un certain temps à l’église de Beebe, où il a baptisé le fils de Daniel Campbell et enterré le père de Joseph Bullis. Il connaît donc les deux familles lorsqu’il est nommé directeur du Stanstead Wesleyan College en 1893. Populaire parmi les étudiants, il semble que le Dr Flanders ait organisé des excursions de pique-nique en bateau “autour de la pointe” de Cedarville jusqu’à une grande plage inoccupée à la limite nord de la ferme Bullis. Cette plage, comme les générations suivantes le savent bien, est parfaite pour les pique-niques et la baignade, et offre une belle vue sur Owl’s Head et Bear Mountain, il n’est donc pas étonnant que Flanders ait choisi d’y construire un cottage. En 1904, il achète de Joseph Bullis le lot de 1 acre sur le rivage. L’année suivante, il achète de Daniel Campbell un acre supplémentaire, le lot adjacent au nord, car c’est un meilleur endroit pour installer un chalet. Il fait construire une belle maison à deux étages, avec un grand porche couvert et un balcon proéminent en arc en demi-lune à l’étage. Il appelle son cottage “The Pines”, sans doute en référence aux grands pins qui se trouvaient sur la pointe rocheuse.



“The Silver Birches”

La belle-sœur de Charles Flanders, Anne Sarah Davies, était partie vivre avec son mari en Ontario. Devenue veuve cinq ans plus tard, elle retourne à Stanstead pour vivre avec ses parents et pour être proche de sa sœur Martha. Lorsque le Dr Flanders lance son projet de construction “The Pines” elle achète de Daniel Campbell un lot d’un acre situé au nord et y fait construire un modeste chalet niché dans un bosquet de bouleaux, avec vue sur le lac. Elle l’appelle “The Silver Birches”.

Les “Silver Birches” vers 1950, En médaillon, les sœurs Davies, Anne et Martha.



“The Hemlocks”

George Alfred Grant-Schaefer est musicien, il a étudié le piano et le chant à Montréal. Il y a peut-être rencontré Robert Stanley Weir, Edward Douglas et d’autres personnes qui vont devenir ses voisins sur le bord du lac à Ogden. Le Stanstead Journal nous apprend qu’il a été l’invité des Weir à Cedarhurst à plusieurs reprises, et c’est peut-être ce qui l’a convaincu d’acheter un lot au bord du lac. Le terrain est densément couvert de pruches matures, il nomme donc son nouveau chalet “The Hemlocks”.

Le chalet comporte une grande pièce principale avec une cheminée en pierre et deux petites chambres et une cuisine sur le côté est. Un porche couvert s’étend sur toute la longueur de la maison du côté ouest, donnant sur l’eau.



Le porche se prolonge autour de l’extrémité sud, offrant une galerie extérieure pour dormir. Une petite scène est ajoutée à l’extrémité nord du chalet et un piano à queue Steinway y est installé.

Les “Hemlocks” aujourd’hui

En 1908, Grant-Schaefer fait l’arrangement de l’harmonie vocale pour le Ô Canada dont le texte anglais est écrit par Robert Stanley Weir. Il est très probable que la collaboration des deux amis ait eu lieu dans l’un ou l’autre chalet.

“Douglas Cliff”

Edward Robert Douglas connaissait la région de Memphrémagog bien avant de venir acheter l’un des lots riverains de Daniel Campbell, car sa famille immédiate visitait souvent la région et passait des étés à Cedarhurst dès 1895. En 1906, il achète un terrain le long de la rive du lac situé au nord de ceux vendus précédemment à Flanders, Davies et Grant-Schaefer. Il y fait construire une maison par Nathan Beach sur un terrain plat surplombant le lac. Une falaise abrupte descend vers l’eau, cela inspire Edward qui nomme son chalet “Douglas Cliff”.

Son fils, le Dr Donald Douglas, écrit à propos de son père : “Il s’agissait en partie d’avoir un endroit où il pouvait amener sa mère. Il a bien choisi, car il y avait des sources au pied des falaises, elles nous fournissaient de l’eau potable et étaient utilisées pour réfrigérer les aliments. Il y avait une vue imprenable, tant au nord qu’au sud, sur le lac”. Sous la falaise, il y avait une plage assez grande pour construire éventuellement un hangar à bateaux. Edward était musicien, un pianiste accompli qui jouait également de l’orgue, mais son instrument préféré était le violoncelle. Lui et ses voisins se réunissaient souvent pour des soirées musicales au bord du lac.



Une photographie récente de “Douglas Cliff”. L’encart à gauche représente Edward Robert Douglas.

Essor de la villégiature

Les chalets ont commencé à apparaître sur le rivage d'Ogden à la fin des années 1800 et au début des années 1900, mais de grandes étendues n'étaient encore que faiblement peuplées à la fin des années 1930. Cette situation a rapidement changé à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1945, lorsque la convergence de plusieurs facteurs a rendu possible la vie en chalet.

Ayant tiré une leçon de la Grande Dépression, les gouvernements fédéral et provinciaux maintiennent le niveau d'investissement si nécessaire pendant les années de guerre, mais en mettant désormais l'accent sur la création d'emplois pour les près d'un million de soldats et de militaires qui reviennent au Canada. Les dépenses d'infrastructure permettent de construire des routes plus nombreuses et de meilleure qualité sur lesquelles les familles peuvent conduire leurs voitures maintenant abordables, et l'adoption générale d'une semaine de travail de cinq jours permet de libérer les week-ends pour sortir des villes et explorer la campagne. Mieux encore, les congés payés deviennent courants dans de nombreux types d'emploi, et les parents commencent à réfléchir à des moyens de faire sortir la famille de la ville pendant les mois d'été.

À Ogden, la demande est forte pour les terrains à bâtir sur le bord du lac. Afin de répondre à cette demande, des agriculteurs acceptent de se départir de leur propriété. Certains terrains riverains sont vendus par des personnes qui avaient acheté pour bâtir, mais sans avoir pu réaliser leur rêve. Aucune publicité n'est nécessaire, car la plupart des transactions impliquent des gens qui connaissent déjà la région. Ils y avaient grandi et revenaient aux sources après des années vécues en ville ou alors ils avaient visité des amis possédant déjà un chalet ici.

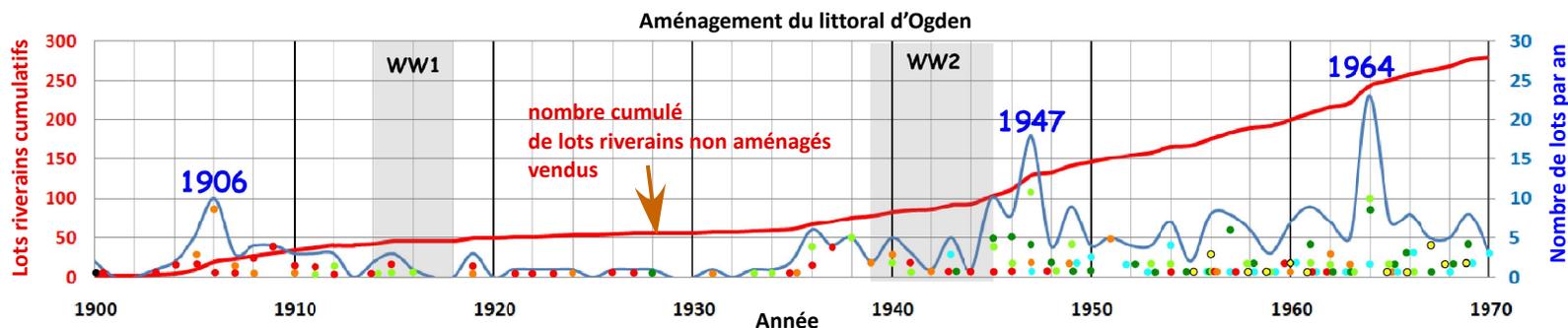
Souvent, semble-t-il, des groupes d'amis achetaient des lots adjacents et créaient une petite communauté de cabanes où généralement les femmes et les enfants restaient tout l'été tandis que les hommes passaient la semaine au travail et les week-ends en famille, attendant avec impatience leurs deux semaines de vacances au lac. L'un des premiers exemples d'une telle communauté était celle de *Klericalerrers*, près de la tête de la baie Fitch (voir

le texte suivant). Typiquement, dans les premières années, ces cabanes n'avaient pas d'électricité, pas de plomberie intérieure et peut-être pas d'accès facile en voiture. Bientôt, cependant, le gaz propane est livré de Magog pour la cuisine et l'éclairage, des pompes à essence tirent de l'eau du lac et, avec le temps, les propriétaires de chalets concluent des ententes avec la *Southern Canada Power* pour installer des poteaux pour l'électricité et le téléphone. Au milieu des années 1960, il semble que l'électricité soit installée tout le long de la rive du lac.



Trois des six cabanes de location construites pour Armand Houle à baie Harvey, à la fin des années 1930. Les locations construites à cette fin ont disparu dans les années 1960. Image reproduite avec l'aimable autorisation de Gilbert Elliott.

Le fait d'avoir un chalet au bord du lac a souvent mené à l'acquisition de bateaux, et le lac est devenu beaucoup plus fréquenté par des embarcations allant du canoë et de la chaloupe à fond plat aux grandes embarcations in-board à coque d'acajou qui faisaient l'envie des adolescents ! La progression dans le temps des types d'embarcations reflète ce qui était populaire à l'époque : canoës, chaloupes et bateaux hors-bord à coque en cèdre, suivis des voiliers, des Sunfish et des Hobie Cats. Les bateaux à moteur sont devenus de plus en plus grands et rapides au fil des ans, tirant souvent les enfants sur des aquaplanes, puis sur des skis nautiques. De plus grands voiliers ont commencé à apparaître, naviguant tranquillement sur le lac.



Certains d'entre eux étaient assez grands pour servir de logement à bord pour ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas avoir une résidence d'été sur la terre ferme.



Scène orientée vers le sud, croquée à "Pines beach" vers la fin des années 1930. La flotte est composée de barques et de bateaux à moteur.

Au début, pour fournir le carburant nécessaire aux bateaux à moteur, il fallait soit transporter des conteneurs remplis à la station-service de Beebe, soit se rendre en bateau à la marina de *Big Timbers* sur la baie de Quinn, ou au sud à Newport. Dans les deux cas, il fallait consommer une bonne quantité de carburant pour faire l'aller-retour. Vers 1957, cependant, Buster Baker ouvre une marina à l'extrémité Narrows de Fitch Bay. Cela devient en quelque sorte un centre social, car les propriétaires de bateaux à moteur y convergent pour faire le plein le samedi matin. Peu après, Baker organise des régates annuelles, avec des courses pour toutes les classes de bateaux à moteur, jusqu'aux grands hydroplanes bruyants qui font le parcours entre la marina et le Camp Arrowhead, soulevant de grands sillages en forme de "queue de coq". C'était une autre époque!

Les hangars à bateaux commencent à apparaître à Tompkins Creek à peu près à cette époque, le premier ayant été construit à la fin des années 1940 par Gordon Bullock. Dix ans plus tard, il ya au moins deux douzaines de hangars à bateaux, alignés des deux côtés du ruisseau. Avant 1965, on pouvait mettre un bateau à l'eau près du pont de baie Harvey en reculant une remorque dans les eaux peu profondes de cet endroit, au lieu de se rendre au quai fédéral situé près du parc Weir. À l'époque, on ne lavait pas les bateaux avant leur mise à l'eau!



Hangars à bateaux de Ruisseau Tompkins Creek vers 1955

Une fois qu'une famille s'est installée dans un chalet au bord d'un lac, un projet typique consiste à installer un quai pour se baigner, pêcher, s'asseoir au soleil, et amarrer le bateau. Il s'agit souvent de simples plates-formes sur poteaux. D'autres quais sont construits de façon permanente avec de lourds caissons remplis de pierres et recouverts d'épaisses planches de pruche. Ils ont plus ou moins bien résisté aux dommages causés par la glace au printemps, selon la direction dans laquelle le vent soufflait lorsque



Un quai à caissons en construction à Cedarville, 1958.

la glace sortait du lac. Les monte-bateaux en aluminium installés de façon saisonnière commencent à apparaître au milieu des années 1960.

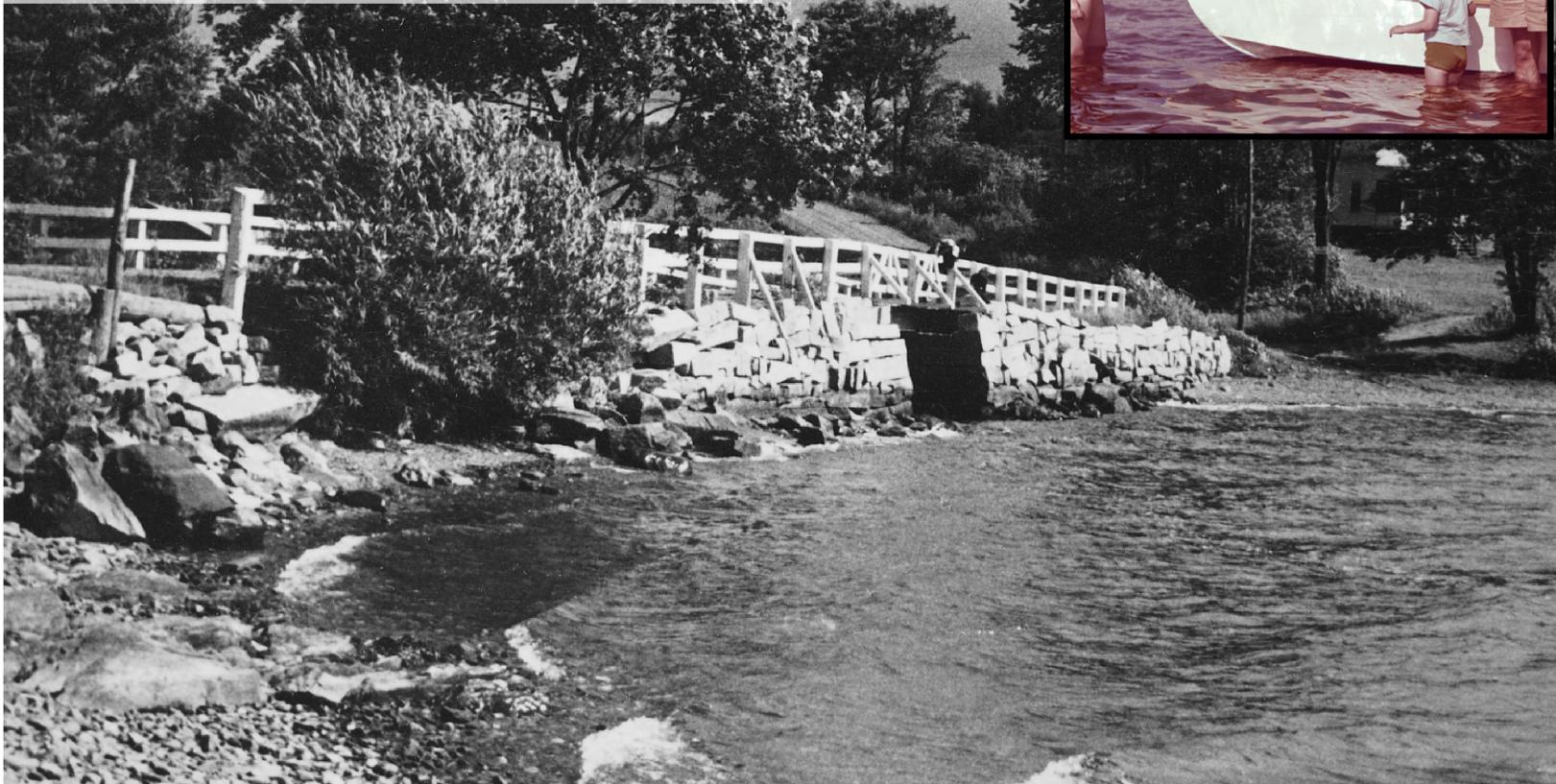
Dans les années 1950, lorsqu'il n'y a pas autant de chalets qu'aujourd'hui, beaucoup de territoires restent inoccupés, tant à l'intérieur des terres que sur le rivage, les enfants peuvent vagabonder et créer des aventures tout l'été. Les espaces ouverts offrent des quantités infinies de framboises, de mûres et de bleuets à cueillir. Il y a beaucoup de grands arbres, idéaux pour la construction des "treehouses". Des chaloupes remplies de préadolescents, sans adultes et sans gilets de sauvetage, partent vers l'île Table à Thé, qui n'a alors aucune maison, ou vers l'île Loon dans la baie Fitch, pour un pique-nique ou y passer la journée. Une expédition réservée aux enfants vers une autre plage pour s'éloigner de la famille pendant quelques heures, apporte aussi, sans aucun doute, une paix et une tranquillité bien nécessaires aux adultes de retour au chalet !

La vie de chalet, il y a quelques décennies, avait également des aspects négatifs et incluait des activités communément acceptées qui nous horrifieraient aujourd'hui. Par exemple, certains propriétaires de chalets avaient l'habitude de charger des boîtes de conserve vides, de la vaisselle cassée et des bouteilles dans le bateau, de ramer jusqu'au lac et de les y faire couler. Il ne fait aucun doute que d'autres objets non flottants, dont il aurait été difficile de se débarrasser autrement, finissaient également au fond du lac. Pire encore, le traitement des eaux usées pouvait aller d'un tuyau se déversant directement dans le lac à un cloaque qui débordait régulièrement les jours de pluie. Les systèmes septiques appropriés étaient rares à l'époque, et le nombre de coliformes a atteint des chiffres alarmants dans de nombreuses parties du lac. La prolifération d'algues épaisses en août était également un phénomène courant. En 1967, plusieurs citoyens concernés ont formé la Memphremagog Conservation Inc. et ont élaboré un plan brillant : une carte du littoral a été affichée dans les villages, montrant les comptes de coliformes pris devant chaque chalet.

Cette mesure, ainsi que les règlements adoptés localement, ont sensibilisé le public au problème à un point tel qu'un grand nombre d'installations septiques ont été construites au cours des années suivantes. La participation continue du MCI a permis d'améliorer régulièrement la qualité de l'eau du lac, pour notre plus grand bénéfice.

Le fait d'avoir une ressource aussi merveilleuse que le lac Memphrémagog à proximité de Montréal, surtout après l'ouverture de l'autoroute en 1965, signifiait inévitablement que de nouveaux lots étaient subdivisés, que de nouveaux chalets étaient ajoutés et que la rive d'Ogden se remplissait progressivement pour atteindre la densité qu'elle a aujourd'hui, certaines des maisons devenant des résidences permanentes. Cependant, la description de la région dans le Stanstead Journal du **4 juillet 1889** est toujours valable :

"Avec l'air pur qui règne ici, les brises vivifiantes et les eaux claires et cristallines du lac, la navigation de plaisance, la voile, la baignade et la beauté du paysage, cet endroit n'a rien à envier à aucun autre sur le lac".



Le pont à la sortie de Tompin's Creek dans la baie Harvey, vers 1950. L'angle sud-ouest du pont était un lieu de mise à l'eau privilégié pour les bateaux, bien avant la construction du quai fédéral aujourd'hui quai d'Ogden en 1960. L'encadré montre les membres les plus âgés de la famille Stairs, John et Shirley, ainsi que leur jeune fils Gavin et aussi Peter Foulkes, en 1950, baptisant avec de la bière le voilier "Curlew", que John avait construit l'hiver précédent. Ils viennent de mettre le bateau à l'eau près du pont.



Klericalerrers et Past-the-Pastors : la construction d'une communauté d'été sur les rives de Fitch Bay

contribution d'Eleanor Ward

Vers 1940, les montréalais Edythe et David Forsythe louent un bateau à l'auberge Ridgewood située à côté du pont couvert, dans l'étroit passage entre la Baie Longue et la Baie Fitch, car ils font le tour du lac à la recherche d'un terrain pour bâtir un chalet. Ils choisissent une zone du littoral avec un terrain plat et un grand rocher blanc étincelant. Ils achètent ce terrain du vétérinaire local, le Dr Ruthven Douglas, qui possédait 100 acres sur Cedarville Rd.



L'auberge Ridgewood Inn et le pont couvert à Fitch Bay Narrows à la fin des années 1940. Image reproduite avec l'aimable autorisation de Gilbert Elliott

Pour construire leur cabane, ils utilisent de grands sciottes pour couper leurs cèdres. D'énormes pointes clouent

les rondins en place. Ils remplissent les espaces entre les rondins avec de l'étope. Ils creusent un puits en haut de la colline, installent une pompe et un poêle à bois dans la cuisine, et à l'arrière, une dépendance. Tout le matériel arrive par bateau ou par un chemin depuis le sommet de la colline.



En 1941, ils invitent leurs amis, Maynard et Lee Booth à leur rendre visite. Les Booth aident à construire une cabane d'invités en rondins de cèdre, puis ils achètent le lot voisin. À leur tour, Jean et Art Lovelace et Madeline et Gardner Ward achètent les deux lots suivants. Tous ces hommes sont des ministres de l'Église Unie et tous construisent des cabanes à la main avec des rondins de cèdre coupés sur leurs propriétés.

Le cottage Ward en construction vers 1951 avec des rondins coupés l'année précédente et écorcés par les enfants. De gauche à droite, Buff Lovelace, Arthur Lovelace, le révérend Gardner Ward, le révérend Maynard Booth et le chien des Booth, Chipper.

Pour rire, ils appellent leur communauté, les "Klericalerrers". Les Forsyth construisent une chapelle au bord du lac avec des rondins pour les bancs et depuis 80 ans, la communauté a pour tradition de s'y réunir le dimanche matin.

Au milieu des années 1950, le docteur Don McRae et sa femme Bea, ainsi que les docteurs Allan et Frances Elliott, achètent les deux lots suivants. Ils appellent leurs cottages "Past-the-Pastors". Ils font installer l'électricité et des téléphones à ligne partagée pour tout le groupe.

Dans les années 40 et 50, les mères et les enfants arrivent dès la fin de l'école et restent jusqu'à la fête du travail, les maris faisant des allers-retours. Pendant de nombreuses années, il n'y a ni électricité ni téléphone et c'est le paradis. Le lac regorge de poissons; achigans, perchaudes et crapets-soleil se rassemblent à l'ombre sous les quais, tout comme des milliers de grenouilles le long de la rive. Le doré jaune nage dans les bas-fonds. Il est facile d'attraper 50 grenouilles et de les étudier dans un grand lavabo avant de les laisser retourner à la nature. Les fossés sont pleins de couleuvres. Il y a des renards, des visons, des mouffettes, des tortues, des chauves-souris, des ours, des cerfs.

Loin de la ville, c'est le dépaysement assuré. Il y a très peu de cottages sur le lac, juste des forêts denses. Le camp Arrowhead et une poignée de chalets s'étendent sur la rive opposée. Les routes sont accidentées, mais il est agréable de traverser le pont couvert.

Des bandes d'enfants prennent plaisir à se baigner ensemble. Ils courent pieds nus le long des chemins forestiers et grimpent la colline pour récupérer le courrier. Ils marchent le long de la route jusqu'à la maison des Douglas, buvant à



la pompe à l'arrière et espérant que le Dr Douglas sorte, car il a toujours les poches pleines de bonbons. Puis ils vont jusqu'à la ferme des Smith pour se procurer des seaux de lait.

Un service simple dans la chapelle du bord du lac.

Il y a beaucoup de célébrations, de chants, de feux, de fêtes, de contes et de repas à la bonne franquette. La tradition veut que les cadeaux pour les anniversaires soient faits maison, alors les poèmes sont écrits sur de l'écorce de bouleau. Quel privilège de vivre en harmonie avec la nature.

Ô Canada : Notre hymne national et la muse Memphrémagog de Robert Stanley Weir

contribution de Stephen W. W. Simpson

Ô Canada, notre hymne national, a été adopté en 1980 par une loi du Parlement. À l'instar de la nation qu'il cherche à refléter et à honorer, il s'agit d'un amalgame des plus curieux, mais quand même réussi. Son titre est autochtone (iroquois du Saint-Laurent). Sa partition musicale a été composée par un musicien et nationaliste canadien-français de grand talent, Calixa Lavallée, qui a vécu une bonne partie de sa vie aux États-Unis. Ses paroles en français et en anglais ont été écrites par des juristes, Adolphe Basile Routhier et Robert Stanley Weir, respectivement. Les trois hommes étaient aussi à l'aise dans les deux langues que dans les deux cultures.

À l'origine, cette chanson a été présentée au congrès national des Canadiens français qui s'est tenu en 1880 à Québec, sous l'égide de la Société Saint-Jean-Baptiste. Les paroles de Routhier reflètent la fière histoire du Canada français et une foi catholique résolue. Weir, un Canadien de deuxième génération né en Ontario, mais élevé à Québec, écrit ses paroles en anglais en 1908 dans le cadre des célébrations du tricentenaire de la fondation de Québec. Sa poésie fait appel à un patriotisme plus séculaire et à une identité nordique.

Robert Stanley Weir, un Ogdenois de cœur



Commodore de la flotte ! Robert Stanley Weir (au centre) sur les rives du lac Memphrémagog

au nord du canal Lachine, là où se concentrent alors les industries légères et lourdes. Robert est l'un des 8 enfants. Malgré des débuts modestes, il est destiné à mener une vie très productive et variée. Dès le départ il est un apprenant prodigieux, il excelle en droit, en musique et en littérature. Par la suite, il exerce à titre de professeur, directeur d'école, avocat, organiste d'église, essayiste, poète, politicien, directeur de chorale, professeur de musique et arrangeur, historien, conférencier, amateur de golf et juriste ! Parfaitement bilingue, il est nommé juge à la cour municipale de Montréal de 1899 et devient juge en amirauté de la Cour du Canada en 1925.

Robert Stanley Weir K.C., D.C.L., F.R.S.C. (1856 - 1926), est né en 1856 de parents immigrants écossais issus de la classe ouvrière. La famille Weir déménage de Hamilton à Montréal vers 1858, alors que le jeune Robert a deux ans. Son père, William Park Weir, était à l'origine un fondateur de fer. Ils s'installent comme locataires à Griffintown, le quartier ouvrier majoritairement catholique irlandais qui se trouve

Robert, affectueusement appelé « Bert », est passionné par le Canada, mais l'endroit de ce vaste domaine qui lui tient le plus à cœur est Cedarville. En 1882, il épouse Margaret Douglas (« Gertie ») et c'est par l'intermédiaire de sa belle-famille que le Dr Weir découvre la région du lac Memphrémagog au milieu des années 1890.

C'est ici, dans sa résidence d'été de Cedarhurst, en juillet 1908, alors que les célébrations du tricentenaire se déroulent à Québec, que Weir écrit les paroles de notre hymne national. Il a participé à la planification et à la collecte de fonds pour le tricentenaire et, en tant que Canadien patriote et lettré, il a sans doute souhaité offrir ses vers pour promouvoir davantage le sens des festivités, c'est-à-dire la fierté et la réconciliation entre les deux peuples fondateurs.

C'est alors qu'entre en scène son ami et collègue résident d'été de Cedarville, *George Grant-Schaefer*, musicien et arrangeur canadien, qui enseigne à Chicago. Ce printemps-là, George entend une marche vraiment inspirante jouée par une fanfare militaire canadienne. Il ne le reconnaît pas, mais l'air ne lui sort pas de la tête. Au bord du lac, il se précipite chez Weir pour voir si le juge peut identifier la musique. Bien sûr, Robert reconnaît immédiatement la merveilleuse mélodie de Lavallée. Grant-Schaefer propose alors à Weir d'écrire des paroles en anglais sur cet air. Weir accepte, puis s'empresse d'exiger de George qu'il façonne un arrangement nouveau pour la composition de Lavallée. Le produit de leur collaboration est terminé et publié à l'automne.

L'amour de Robert Stanley Weir pour la région du lac Memphrémagog s'exprime profondément dans sa poésie, dont deux volumes sont publiés. Nombre de ses poèmes font référence au lac, et trois d'entre eux sont intitulés « *Memphrémagog* ». Les sujets de ses poésies sont très variés, mais il est clair que le carnage de la Grande Guerre, le courage alors déployé ainsi que la mort de Douglas, son aîné, ont eu un impact profond sur Robert. La poésie a dû apporter un certain réconfort à son chagrin, tout comme le lac, qui a la capacité d'apporter la paix à l'âme.

La Fin

Le juge Weir est décédé d'une pneumonie à son *Cedarhurst* bien-aimé le 20 août 1926. Après sa mort, Sir Andrew MacPhail écrit de lui :

« On peut vraiment dire qu'il était juste dans l'exercice du pouvoir, généreux dans la protection de la faiblesse, et aimé pour le charme de sa gentille courtoisie envers les âmes timides de toutes les classes. »

